



EN AVANT LA ZIZIQUE...

ET PAR ICI LES GROS SOUS

Maurice Chevalier s'éteint, on parle beaucoup de la chanson française, on invoque ses « traditions ». Mais on ne dit pas assez qu'elle est à un tournant de son histoire. Elle change dans ses modes de diffusion, dans sa forme, dans ses thèmes... C'est tout d'abord la scène qui peu à peu disparaît : les cabarets ferment leurs portes (La Méthode, le Cheval d'Or), les music-halls ont des difficultés financières. La relève est prise, bien sûr, par la télévision et la radio.

Du même coup, la chanson dite « rive gauche » a du plomb dans l'aile, végète ou disparaît. Ce n'est pas nécessairement un malheur. Mais la relève n'est pas prête.

Ni côté métier, où l'on ne se livre à aucune recherche, où la chanson est toujours du texte sur une musiquette.

Ni côté public, où l'on se rue sur Sardou en boudant les rares nouveautés intelligentes (François Béranger, B. Fontaine, Julien Clerc).

Le résultat est connu : une floraison de « talents » à la petite semaine, que la presse spécialisée, les impresarii, les programmeurs, s'acharnent à imposer. C'est le règne des Filipacchi, des Stark, des José Artur, un grand royaume qui engendre plein de petites Mireilles.

Pendant ce temps, à Bobino, le dernier vrai music-hall, la tradition se perd : Brassens annonce qu'il ne chantera pas cette année. Ferré préfère la Mutualité, et l'on se rabat sur Catherine Sauvage, qui n'a plus de public, puis sur l'affreux Pierre Perret qu'on nous offre en cadeau de Noël.

Mais tout cela n'est que marginal. L'important est ailleurs : en avant la zizique, et par ici les gros sous, pour reprendre un titre de Vian. C'est le business dans toute sa splendeur. On connaît la chanson.

L.-J. C. ■



Peu d'auditeurs ont eu la chance d'entendre une petite altercation entre deux pop-stars, il y a trois mois, à Europe 1. C'était, il est vrai, aux alentours de deux heures du matin, pendant une émission animée par l'indescriptible Topaloff (J'ai bien mangé, j'ai bien bu, j'ai la peau du ventre bien tendue, merci petit Jésus : l'Eglise en crise, comme dit l'autre), entre Joël Daydé (Mamy blue) et Michel Fugain (Un enfant dans la ville).

Michel Fugain sortant d'une projection privée de sa comédie musicale (on en reparlera plus tard), et Daydé, encore tout estourbi du succès monstrueux de Mamy Blue — pour ceux qui auraient pu échapper au matraquage intensif, précisons qu'il s'agit d'une chanson de style gospel ou blues, qui en est à trois cent mille exemplaires en France, s'est classé n° 1 en Hollande, en Suisse, en Belgique, en Espagne, en Italie... et ça continue.

Daydé donc, qui commence, avec l'ineffable langage pop-show-business-underground de rigueur, ton super-blasé de ceux qui ont vu des choses que les autres ne verront jamais : Ouais, y a que dans ces musiques-là que je m'éclate.

La musique noire, le blues, Joe Cocker. »

Fugain, piqué au vif, d'un ton de jeune homme bien élevé : « Mais tu ne penses pas que c'est trop facile d'aller chercher ailleurs ses chansons. La chanson française, pour un public français, n'est-ce pas une nécessité ? »

Daydé : « Musicalement, la chanson française, c'est zéro. De la grosse merde » (Je rapporte de mémoire, sauf pour quelques expressions inoubliables).

Fugain, de plus en plus nerveux : « Et Mamy blue, tu ne crois pas que c'est une grosse merde ? »

Daydé : « Faut bien vivre. N'empêche que, dans Mamy blue, je m'éclate. C'est le pied, quoi. »

Fugain s'énervait : « Mamy blue, c'est pas une opération commerciale ? T'en a vendu combien ? ». Etc., etc.

Ça a duré une heure. Je me suis éclaté comme un fou. Le pied d'acier, quoi. Fugain et Daydé, ou deux conceptions « engagées » de la chanson française.

Le second, qui, l'été dernier, n'avait rien à manger et se nourrissait « de pain et de lait » (merci petit Jésus), éclatait en

chantant du blues, et veut faire figure de « pur », un instant dévoyé par les sales types à fric du show-business.

Le premier, jolie voix, jolies musiques, joli minois, jolis jeans et jolis T-shirts, chante tout ce que la jeunesse a de contestataire quand elle s'habille à Western-House et roule en Bugatti (*Je t'emmène avec moi, en ballade*).

Il y a quinze jours, la télévision a donné sa comédie musicale « *Un enfant dans la ville* », où l'on voit des jeunes gens très dans le vent, Fugain qui rêve de partir ailleurs et de quitter cette société pourrie (mythe du voyage, si possible en Orient, caractéristique du hippisme à usage des enfants de riche), mais roule quand même en VW Buggy (petite voiture sophistiquée, qui ressemble à une jeep mais est généralement parée de couleurs vives et voyantes, dirait Littré qui s'éclatait en faisant des dictionnaires), et boit du Beaujolais Nouveau dans un bistrot très sympa. Quelques graves démêlés avec une minette très sport, toute simple (habitant un nid d'amour qui

l'est beaucoup moins), le pousse vers une hippie de consommation courante. Pâle, irréelle, évanescence, au milieu des vapeurs de marijuana, directement tombée de Hair (c'est Vanina Michel), elle lui fait découvrir un monde nouveau. Mais Fugain, positiviste invétéré (faudrait quand même pas exagérer, dirait Sabbagh qui s'éclate en censurant toute la journée), rejette les paradis artificiels et termine sa soirée avec un barman qui lui dit des choses fondamentales. Au petit matin, lorsque le jour se lève (très bon ça, coco, romantique et tout), il décide de ne plus partir et jette sa valise à l'eau. Et il chante qu'il ne faut pas courir le monde pour chercher le bonheur qu'on a à portée de la main. Le tube.

Fugain et Daydé, ce ne sont pas des hasards. Comme la publicité, le monde du show-business est saisi de trances contestataires. Avec l'irruption de la pop-music anglo-saxonne, la nécessité est apparue de fournir au public français des produits un peu plus vigoureux et « engagés ». D'où une physionomie nouvelle du show-business, qu'on pourrait esquisser comme suit :

— La vieille garde des chanteurs à consommation courante qui reste la source régulière de bénéfices : Sheila (son produit de Noël s'appelle « *Les trois mages* », ô trait de génie, ou comment une petite bonne femme ordinaire, à l'air intelligent comme une majoritaire silencieuse, tient depuis dix ans, les sommets du hit-parade) ; Mireille Mathieu (je ne sais pas comment s'appelle son dernier succès, d'ailleurs je n'ai plus de piles à mon transistor depuis trois mois) ; Claude François (Gasp !) ; Nicoletta, Michel Sardou... Cette première catégorie se caractérise par la débilite profonde des textes, soumis plateamment à l'idéologie ambiante (*petite fille de Français moyen, j'habite en France*, que j'aurais bien cités *in extenso* si je les avais eus sous la main, mais je n'ai vraiment pas eu le courage d'aller les acheter exprès), et la nullité sirupeuse des musiques. En parler plus longtemps serait inesthétique.

— Une nouvelle catégorie, plus subtilement récupératrice. La musique est plus rythmée, on swingue un peu, quelques délires de guitare électrique. Pas de quoi s'envoyer en l'air, mais c'est plus malin, plus « jeune ». Dans cette catégorie, on trouve Johnny Hallyday, c'est même le meilleur. Depuis qu'il chantait « *Let's twist again* », Johnny a toujours eu quelques trains de retard sur l'Amérique, mais a su chaque fois changer de train, ce qui est l'essentiel. D'abord voyou, blouson noir et casseur (*Les coups, j'aime ça, les coups quand ça fait mal*), il s'est mué en hippie pacifiste (*Les hippies de San Francisco*), puis en contestataire prolétarien

(parce que je suis né dans la rue, oui dans la rue).

Grâce aux cours du soir de Michel Lancelot (*Je veux regarder Dieu en face*), il s'est initié récemment au verbiage existencialo-camusochrétien, et ses chansons sont aujourd'hui autant de « témoignages ». Johnny se fait photographe torse nu, les bras en croix, la tête penchée sur une épaule (ça vous fait pas penser à quelque chose, par hasard ? Et les clous, ils sont où ? Sacré Lancelot !). Son dernier tube s'appelle : *Il faut boire à la source*. On dirait un commentaire pour les photos pédérastiques des calendriers de boys-scouts, où l'on voit de jeunes garçons quasi à poil étancher leur soif existentialiste à une fontaine en pleine nature. Une autre s'appelle *Fils de personne* (n'est-ce pas, juste ciel, le titre d'une pièce d'Henri de Montherlant ? Mâtin, quel érudit). J'allais oublier la chose de l'année dernière qui avait fait un malheur, *Jésus-Christ est un hippie*, avec paroles de Philippe Labro, jeune homme très brillant lui aussi. Jésus-Christ est un hippie... non mais vraiment, c'est pas affligeant ? Enfin, on n'est pas inquiet pour Johnny Halliday, il s'en sort toujours.

Dans la même catégorie, quelques autres produits comme Michel Fugain, traité plus haut, Gilbert Montagné (*The Fool*, le malheur de l'été), Michel Delpech, Julien Clerc, Joël Daydé, Michel Polnareff... Certains résultats sont même audibles, les musiques se tiennent, enfin ça vole un peu plus haut que le reste. Par exemple, il y a des choses pas mal dans les chansons de Julien Clerc, sa voix est intéressante. Cela dit, c'est sans danger : les textes sont rarement moins récupérateurs que ceux de Sardou, et l'hommage à la contestation s'arrête aux nécessités de l'ordre public (comme dirait Marcellin, qui s'éclate avec des grenades lacrymogènes). La musique reste sage, loin des délires inquiétants et subversifs de la pop-music. La transgression s'étiole dans le verbiage, les ruptures finissent par s'intégrer très bien dans les discours des radios et télévisions... 4 minutes 35 de bonheur, après quoi tout s'arrange, et la plaquette Vapona reprend ses droits.

Il y a évidemment quelques exceptions, des isolés. Gainsbourg par exemple. C'est un sujet inépuisable de disputes. Calvet le déteste. Moi j'aime bien cette sophistication délirante, ce kitsch qui ne se prend pas au sérieux. J'aime bien ses musiques, j'aime bien ses femmes compliquées, son goût frelaté pour l'érotisme de drugstore, sa sale gueule, ses perversions de bazar, ce qu'il fait avec Jane Birkin (l'été dernier, il a composé une comédie musicale, *Melody Nelson*, où Birkin jouait une petite fille anglaise (J'aime bien Birkin, j'aime bien les petites fil-

Le voyez-vous souvent à la télé ?

Léo Ferré
François Béranger
Higelin
Brigitte Fontaine
Colette Magny
Dominique Grange

Et eux ?

Claude François
Sheila
Monty
Mireille Mathieu
Sacha Distel
Michel Sardou

Si vous voulez protester :
ORTF, quai Kennedy, Paris-16^e.

les anglaises, d'ailleurs Lewis Carroll dans « *Alice au pays des merveilles* » a bien montré que les petites filles anglaises sont de véritables révolutionnaires).

Et d'autres : Trénet, Ferré, Ferrat... Ceux-là ont leur public, des fidèles, les anars chaleureux pour Ferré, les militants C.G.T. de base pour Ferrat. Les poètes nostalgiques pour Trénet (c'est formidable, Trénet, non ?).

Reste le problème de la chanson, et de sa place, de son statut dans



Un soir au Pop Club

— Le Pop Club, s'il vous plaît ?
— A droite, premier étage, dans le bar noir.

Tous les soirs, c'est le même défilé. José Artur trône à une table, entouré de minettes, la salle est faite des quelques interviewées ce jour-là, de quelques producteurs de radio, et surtout des attachés de presse de différentes maisons de disques. Ils ne viennent pas les mains vides : une pluie de disques. Les nouveautés de la semaine s'écoulent, avec le secret espoir que tel ou tel programme fera un bel avenir au poulain de la maison. « Bonjour mon chou » (on s'embrasse). « Tiens, écoute ça. Tu verras, c'est bon, c'est très bon... ». Puis on passe au second. « Bonjour mon chou », etc.

Quelques initiés parviennent à la Sainte Table (celle d'Arthur), les autres font leurs petites affaires. Tous les soirs. Le Pop Club, c'est l'interférence entre deux mondes. Celui de José Artur, en direct, qui pousse tel ou tel disque. Celui des businessmen qui, dans la salle, vendent leur salade. Par ailleurs, c'est la plus audible des émissions de France-Inter, quand même. ■



l'idéologie de nos sociétés. C'est bien sûr le rêve aseptisé, tout le monde a le droit de s'arrêter cinq minutes. C'est l'amour vu à travers une grille qui en fait un objet idéologique. Il est intéressant, à cet égard, de faire des analyses de contenu des textes de chansons depuis quelques années. A ma connaissance, il n'y a qu'en Amérique qu'ont été effectués des travaux de ce genre ; c'est pourtant une mine pour le sociologue. Ceux, plus tard, qui se pencheront sur les textes de Sardou, riront comme nous quand on lit du Déroulède. La femme, la sexualité, l'amour, comment on le vit, comment on le fait, les chansons le montrent clairement. (Il y a quelques années, Polnareff chantait « *Je veux seulement faire l'amour avec toi* », scandale ! En 1969, il n'y a que le Vatican qui a protesté contre les orgasmes mélodiques de Gainsbourg-Birkin dans *Je t'aime moi non plus*).

La chanson est-elle condamnée à n'être qu'une trace, le reflet d'une idéologie ? N'a-t-il pas moyen d'en faire une arme ? La manière dont la chanson se grave dans les mémoires n'est-elle pas propice à être utilisée pour y inscrire des

thèmes révolutionnaires. Je pense à John Lennon, en Angleterre. Ce *Beatle* de génie (sincère ou supersnob, peu importe), fait maintenant des chansons dont les paroles sont vraiment extraordinaires (Lennon est devenu très gauchiste, plutôt trotskyste, me semble-t-il...). Je pense à beaucoup de groupes de pop-music.

Où alors est-ce désespéré ? La pop-music française n'est pas très brillante, mais elle existe. Les chanteurs contestataires (les vrais), Colette Magny, Evariste, Brigitte Fontaine, ils existent aussi. On peut même produire des disques en coopérative (Evariste l'a fait), pour pas cher du tout. Des « circuits parallèles », au niveau de la production et de la vente des disques, ça doit être possible ? Il faudra bien en venir là, parce que, question « d'investir le système de l'intérieur », on n'est pas très fort. Sardou n'est pas Zappa, non, vraiment pas.

Gabriel Glazounov ■

Colette Magny

UN CAS D'ESPECE ?

On a beaucoup écrit sur les impresarii, les pratiques du métier (sans M majuscule, mais tout juste) de la chanson. Un exemple est de ce point de vue significatif : celui de Colette Magny. Elle a quarante-cinq ans, chante (pour elle) depuis vingt ans, tente de chanter (pour les autres) depuis dix ans.

En 1957, elle va voir un homme connu pour son intégrité, qui a durement critiqué les milieux de la chanson dans un livre explosif (1) : Boris Vian, directeur artistique chez Philips. Elle lui présente les blues qu'elle chante alors, mais l'auteur du *Déserteur* lui explique qu'une française chan-

tant en anglais, ce n'est pas très commercial, puis lui propose une solution mixte, deux titres anglais et deux français : *zon-zon-zon* et *le jour où la pluie viendra* ! Mais oui, Boris Vian avait du goût lorsqu'il émargeait chez Philips (il écrit d'ailleurs dans son ouvrage : « L'importance du répertoire pour les aspirants vedettes est démontrée péremptoirement... »). Colette Magny refuse.

En 1962, nouvelle tentative : elle a écrit des chansons (*Choisis ton opium*, *Melocoton...*), retourne chez Philips, arrive jusque chez Jacques Canetti. Verdict : « Pas intéressant. » Elle échoue finalement au « petit conservatoire » (qui, remarquons-le, est décrié par tous les tenants de la « bonne chanson »), et Mireille la présente à la télévision trois semaines plus tard. Gros succès, quatre colonnes dans *Paris-Presse* (fin 1962).

Du coup, on s'intéresse à elle : elle a très vite un contrat de trois ans avec les disques Odéon. Mais la firme américaine CBS rachète Odéon. On lui assigne alors son personnage : chanter des blues

et faire des chansons à succès..., dansantes si possible (*Melocoton*, son premier disque, fait en effet un malheur dans les boîtes de nuit). Elle a hélas un disque de prêt, avec comme titre principal, *Cuba*. Scandale. Le disque ne sort pas.

Après sept mois de discussions, elle obtient le droit d'enregistrer un disque dans une autre firme (ses chansons « dangereuses »), à condition bien sûr de donner à CBS des chansons honnêtes. Elle sort donc à peu près en même temps *Cuba*, *choisis ton opium*, etc., au « Chant du Monde », et un disque chez CBS pour lequel elle réclame un orchestre de jazz. Lorsqu'elle écoute l'arrangement (« à la guimauve », dit-elle), elle le refuse. Procès, qu'elle perdra, et le disque sort sans son consentement. En même temps, procès pour le disque « Chant du Monde », car elle a enregistré avec un guitariste-arrangeur sous contrat chez CBS...

On raconte que les représentants de la firme américaine conseillent aux disquaires de ne pas diffuser ce dernier disque, dont le « Chant du Monde » se méfie d'ailleurs : la couleur idéologique n'en est pas très claire, ne vaille pas jusqu'à insinuer que le marxisme est un opium ! Bref, elle n'est pas très aimée chez CBS, on se méfie d'elle au PCF et au « Chant du Monde », les « gens sérieux » n'ont pas apprécié son passage à l'Olympia, un soir d'avril 1963, avec Sylvie Vartan et Claude François...

En 1964, nouveau disque chez CBS (contrat oblige). Elle chante un texte de Victor Hugo, *les Tuileries*, qui ne passe pas sur les ondes (« trop intellectuel », dit-on). Montand l'enregistre deux ans plus tard et toutes les radios le diffuseront. Puis un 43 tours, textes Hugo, Max Jacob, orchestre de Free Jazz : la direction de CBS croit à un canular, bloque le disque, puis le laisse sortir après avoir fait signer une décharge à Magny. Ce sera ensuite, plus tard, *Vietnam 67* : on l'invite à l'ORTF pour une interview. Après une heure d'attente, on s'excuse : interdit de la faire passer. Son disque *Magny 68* (montage sur Mai) aura le plus grand mal à sortir. Elle fait aujourd'hui, comme toujours, deux ou trois galas par mois, en moyenne.

Rejetée, boycottée par les circuits de diffusion habituels, elle n'a pas la chance (comme Claude Vinci par exemple) de jouer des circuits parallèles (galas du PCF, de la CGT, etc.), car le Parti, dont elle est d'ailleurs membre, ne l'apprécie que peu... Nous pourrions continuer longtemps. Qu'on sache simplement que Colette Magny est parmi les rares à poursuivre des recherches formelles, à tenter d'intégrer la musique concrète à la chanson (Je vous engage à l'écouter, rien qu'une fois, pour vous faire une idée). Mais la chanson



Kagan



Trabou

Le chevalier Sardou et le chevalier Clay

Maurice Chevalier est toujours là ! Sous le pseudonyme de Michel Sardou, il continue de jouer sur les mêmes registres, de faire vibrer les mêmes cordes : nous, en France, on est les plus forts, les plus beaux, les meilleurs baiseurs (*l'habite en France*), si les marines n'existaient pas, le « monde libre » serait dans la merde (*les Ricains*) et tous ces petits cons qui hurlent US go home et brûlent la bannière étoilée sont de beaux salauds (*monsieur le président de France*).

La réaction telle qu'en elle-même renait ainsi chaque jour de ses cendres et nous démontre ce que, peut-être, nous avons tendance à oublier : on peut chanter les mêmes inepties, le même chauvinisme, les mêmes vantardises nationalistes, on peut afficher le même mépris du public, sous Vichy ou sous Pompidou.

Mais Chevalier se cache aussi sous un autre masque : il s'appelle Sardou à 20 ans, Philippe Clay à 40. Il nous raconte alors que ses *Universités* c'était quel-

que chose comme le *Chagrin* et la *Pitié* (et l'on retrouve à peu près les mêmes thèmes : mes universités, c'était pas les petits cons à cheveux longs de Jussieu, de Censier ou de Nanterre), puis vole au secours des quadragénaires : si on avait mis en quarantaine tous les plus de quarante ans, les plaisantins de moins de quarante ans en seraient encore au Moyen Âge (*la quarantaine*).

En fait, ces deux répliques d'un même type jouent à des niveaux différents. Clay est directement politique, il s'engage et, à ce titre, il est beaucoup moins pernicieux puisque tout le monde perçoit son engagement. Sardou, par contre, est subtilement idéologique (cette phrase est d'ailleurs ambiguë : Sardou n'a rien de subtil, il s'agit de ses paroliers) : il renvoie à la France une image de sa vie quotidienne dans laquelle il est beaucoup plus difficile de percevoir l'intention. Qu'il chante les *ba's populaires*, les *dimanches*, *l'habite en France* : la musique bien faite, facile à retenir,

plaît toujours et entraîne l'adhésion du public. Les textes, carrés, limés, polis, également. Et pourtant !

- Sardou chante les femmes :
- *Qu'est-ce qu'on s'emmerde le dimanche*
- Quand il s'agit pour nous de leur prouver qu'elles sont jolies...*
- Sardou explique ses charmes :
- *On s'habille comme des lords... un carnet de chèques tout neuf.*
- Sardou chante la vieillesse :
- *Je souffrirai surtout de ne plus être un homme.*
- Sardou chante les bals populaires :
- *L'ouvrier parisien et les mères dansent, mais nous (qui ça ?) on danse pas, on est là pour boire un coup... pour pas payer nos verres... et rigoler un bon coup sur des airs populaires.*
- Sardou chante 39-45 :
- *Si les ricains n'étaient pas là vous seriez tous en Germanie à parler de je ne sais quoi à sauver je ne sais qui.*

Louis-Jean Calvet ■



n'a pas besoin d'elle.

Ce n'est qu'une histoire, bien sûr. Mais on en trouverait bien d'autres. Le « Colette, faites-nous un autre *Mélocoton* », elle n'est pas la seule à l'avoir entendu. Un chanteur doit en effet faire plus de zéros sur les bilans que de notes sur ses portées. Aussi les élus sont-ils rares. On dépose chaque année à la SACEM (2) 30.000 titres de chansons. Une vingtaine auront du succès. Écoutez la radio, ouvrez la TV, ou mieux, lisez *Salut les copains* et *Mademoiselle âge tendre*.

Un seul principe : ça marche, donc on continue. Mais on ne lance pas n'importe quoi, la philanthropie a tout de même ses limites. Certains (Ferré par exemple) ayant acquis avec l'âge un statut et un public, conservent une certaine liberté (elle aussi limitée pourtant, rappelez-vous sa chanson sur Piaf et Mathieu que Barclay refusa de sortir : Ferré perdit son procès). D'autres jouent le jeu d'une opposition sage (Ferrat, mais on ne le montre tout de même pas trop à la TV), les parlementaires de la chanson en quelque sorte, d'autres enfin, n'ayant ni statut affirmé ni public, n'étant pas sages non plus, se battent en vain contre le système.

Il faut comprendre ce que sont les voies d'accès à la carrière. On fait les antichambres, on chante devant un directeur artistique, souvent pressé, deux ou trois textes. S'il s'intéresse à vous, il vous fera enregistrer une bande, parfois un disque souple. Il lui reste alors à convertir les autorités de la maison. Admettons que cela marche. Les spécialistes se mettent alors au travail : on rogne un couplet, on ajoute un violon, on transforme un blues en valse, bref, tout est possible. En mettant les choses au mieux, le disque sort. Nouveau barrage : la publicité que la maison fait ou ne fait pas (il lui faut bien choisir entre ses poulains, n'est-ce pas). Quoi qu'il en soit, tous les programmeurs radio et TV le reçoivent. Au milieu de beaucoup d'autres. Ce qui se produit alors est toujours très discuté. Bien sûr, on n'achète pas les programmeurs (mais certains disent qu'on peut leur faire des cadeaux, du briquet en or à la DS), ils choisissent selon leur goût. Il demeure que le hasard et la moyenne arithmétique des goûts des programmeurs font souvent qu'on entendra une chanson cinq ou six fois par jour, et ce pendant quinze jours sur une même chaîne, alors qu'un autre disque ne passera jamais.

Des exemples ? L'an dernier, l'ORTF s'est mobilisée en janvier, l'ORTF s'est mobilisé en janvier : *Love Story*. Le livre, le film, la chanson. Le sommet était atteint un samedi soir à 20 h 30 (meilleure heure d'écoute), avec un film de Claude Lelouch nous présentant Mireille Mathieu sous toutes les coutures, nous faisant

écouter la chanson trois fois. C'est pas de la belle publicité, ça ? Et gratuite...

Face à cela, je tiens à la disposition des gens intéressés les titres de vingt chansons sur mai 68, toutes enregistrées (dans des conditions parfois précaires) et dont aucune n'a jamais été diffusée. Le hasard. Il reste, dira-t-on, qu'un disque parvenant chez les disquaires garde toutes ses chansons. Nullement ! Qui demandera l'œuvre d'un inconnu qui ne paraît pas à la télé, qu'on n'entend pas à la radio, qu'on ne voit pas sur scène et dont les journaux ne parlent pas ? Les ondes, le gala, les journaux sont en effet de puissants moyens promotionnels dont la vente de disques est le baromètre. Il n'y a pas de miracles en la matière, et le système est tout puissant (3).

N'y aurait-il pas des moyens de le tourner ? Les maisons des jeunes et de la culture, qui font parfois d'ailleurs un effort en ce sens, pourraient ouvrir leurs salles à une chanson différente. Mais le TEP, le théâtre d'Aubervilliers et bien

d'autres, qui vivent en grande partie de leurs abonnements et ont donc une certaine sécurité, semblent ne pas vouloir prendre de grands risques. Les cabarets, bien sûr, mais on n'en vit pas (salaire maximum, 20 francs, lorsque la recette est bonne et, le spectacle finissant souvent après le dernier métro, les chanteurs doivent rentrer en taxi), et on y rencontre plus de touristes que de directeurs artistiques en quête d'espoirs.

Le cabaret est le centre d'une idéologie du purgatoire : les portes du succès vont bientôt s'ouvrir, sachez attendre. En attendant, on y vit en vase clos, sur le mythe de la « chanson rive gauche » : beaux textes poétiques, belles petites musiques, belle guitare. Mais on voit de moins en moins de jeunes vedettes sortant du cabaret. Elles sortent plus souvent du chapeau d'on ne sait quel prestidigitateur.

Louis-Jean Calvet ■

(1) En avant la zizique et par ici les gros sous, réédition, La Jeune Parque, 1966.

(2) Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique.

(3) On lira à ce propos avec intérêt le livre de Nicole Louvier, *Les Marchands. La Table Ronde*, 1959, à bien des égards encore actuel.